
« La littérature ne fait rien toute seule »

Entretien avec Florent Coste, autour d'Explore. Investigations littéraires, Questions Théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017. Propos recueillis par Justine Huppe.

Florent Coste



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/contextes/6961>

DOI: 10.4000/contextes.6961

ISSN: 1783-094X

Publisher

Groupe de contact F.N.R.S. COntEXTES

Provided by Université de Liège



Electronic reference

Florent Coste, « La littérature ne fait rien toute seule », *COntEXTES* [Online], 22 | 2019, Online since 15 February 2019, connection on 23 January 2026. URL: <http://journals.openedition.org/contextes/6961> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/contextes.6961>

This text was automatically generated on February 16, 2023.



The text only may be used under licence CC BY-NC-SA 4.0. All other elements (illustrations, imported files) may be subject to specific use terms.

« La littérature ne fait rien toute seule »

Entretien avec Florent Coste, autour d'*Explore*. Investigations littéraires, Questions Théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017. Propos recueillis par Justine Huppe.

Florent Coste

- 1 Dans *Explore*, le livre que vous avez publié en mai 2017 aux éditions Questions Théoriques, vous faites le pari d'une repolitisation, à la fois possible et nécessaire, des études littéraires. Dans le climat néolibéral que vous décrivez en début d'ouvrage, vous constatez que les discours sur la littérature tendent en effet à adopter une posture défensive de repli. Contre ces manières d'ériger la littérature en petit bastion de résistance hermétique, vous appelez au contraire à une radicale ouverture des manières de la concevoir et de la situer. Pourriez-vous revenir sur la nécessité et la portée politique d'un tel appel à l'exploration¹ ?
- 2 D'une part, je crois que ces réflexes défensifs, allant dans le sens d'une autonomisation et d'un séparatisme accru, ne sont vraiment pas un bon signe. Faire de la littérature un petit bastion ne peut rien n'annoncer de bon, ni pour la littérature, ni plus généralement pour la démocratie. Cela contribuera en effet à instituer des gardiens du temple, parés dans leur autorité ou leur expertise, et à susciter des poussées en légitimisme culturel et en souverainisme théorique qui tendent à contrevenir à des usages démocratiques de la littérature.
- 3 D'autre part, il me semble que ces réflexes d'enclavement occultent un fait à mon avis fondamental, qu'on a certes du mal à remarquer et qui est pourtant sous nos yeux : c'est que la littérature, et je ne pense pas que le champ français fasse exception, est à ce point politisée, qu'elle engendre avec régularité des problématiques politiques. On a bien sûr le cas de *L'Insurrection qui vient*², tant parce que ce livre « pièce à conviction » a servi de prétexte fallacieux aux obsessions du pouvoir pour alimenter la thématization d'affaires de terrorisme intérieur, que parce que ce manifeste poético-politique a changé en profondeur les modalités d'une contestation et d'une mobilisation à l'échelle globale.

- 4 Le confirmeraient, dans un tout autre genre, les débats récents, en France, autour de la réédition des pamphlets de Céline et de la commémoration de la naissance de Maurras, qui ne fut pas moins antisémite. Ces débats ont tendu à s'enliser sur des points méthodologiques loin d'être insignifiants – ceux de savoir comment documenter et éditer un auteur dangereux, si le statut d'écrivain confère une immunité politique, si le beau style peut excuser des opinions abominables, si l'histoire littéraire est qualifiée pour affronter ce genre de problèmes, et quelle est la responsabilité dans tout cela d'une maison d'édition ou d'un éditeur scientifique.
- 5 Autrement plus actuels, des auteurs qui ont eu pignon sur rue comme Richard Millet, Renaud Camus, ou encore Michel Houellebecq ont tout de même contribué à organiser lourdement les débats politiques sur l'immigration, sur la condition des réfugiés et le « Grand remplacement ». Que pareille notion née à l'intérieur du champ littéraire français circule dans la fachosphère mondialisée, au point d'apparaître comme un axe idéologique des extrêmes-droites française, américaine ou hongroise, au point aussi d'être reprise l'air de rien par l'actuel Ministre de l'Intérieur français³, devrait faire réfléchir sur la portée politique des acteurs de la littérature.
- 6 Tout cela montre à mon avis que la littérature se mêle tout le temps de politique sans le dire haut et fort, ni délivrer un message ou une consigne de vote du haut d'une tribune. Elle se mêle de politique, parce qu'elle travaille, non sans efficacité parfois, la matière même avec laquelle on forge du commun : le langage ordinaire. Bref, comme la littérature regarde tout le temps en dehors d'elle-même et mène une carrière publique, il paraît nécessaire, me semble-t-il, de la saisir dans ses valences politiques. De là l'enquête et l'exploration comme gestes méthodiques.
- 7 **L'un des points de bascule de la politisation que vous appelez de vos vœux consiste à moins se focaliser sur une figure d'« auteur engagé », de toute manière sur le déclin, que sur celle des lecteurs. Comment justifiez-vous ce passage, et à quelles conditions une politisation de la lecture vous semble-t-elle être possible ?**
- 8 Il me semble effectivement qu'il faut éviter de renouer avec la figure de l'intellectuel – qu'il soit sartrien ou foucauldien – parce qu'elle génère des formes assez pernicieuses d'hétéronomie intellectuelle. La grammaire de l'émancipation semble en effet difficilement compatible avec la soumission au magistère de grandes figures de proue, pourvoyeuses de conseils de vie et de pensée.
- 9 Cette soustraction à l'imaginaire de l'intellectuel « engagé » est d'autant plus nécessaire qu'elle est rendue difficile par un champ médiatique et académique avide de telles figures un tant soit peut « saillantes » ou « charismatiques ». Cette nostalgie s'intègre en réalité dans un champ intellectuel très démobilisant, où, sous couvert de faire de la politique avec les armes de la poésie, on reprend des slogans révolutionnaires avec une indignation esthétisée qui les vide de leur portée pratique.
- 10 L'idée que je défends dans *Explore* consiste donc moins à faire reposer la politisation de la littérature sur les épaules des auteurs qui seraient maîtres des pouvoirs de la littérature que sur celles des lecteurs, dont la littérature pourrait, dans certaines conditions (sociales, morales, historiques), développer les *capacités*. La plupart de mes efforts tendent à opérer des décentrement théoriques propres à libérer les usages de la littérature comme objet scientifique. Des œuvres littéraires à portée politique seraient alors celles dont le processus de lecture sabote, pirate, reconfigure l'écosystème médiatique dans

lequel on se trouve et qui nous empêche précisément de nous mobiliser – non loin du médiactivisme prôné par Yves Citton⁴.

- 11 Ce faisant, je cherche à éviter l'écueil d'une conception éthique de la lecture : en réduisant la lecture à une conversation interpersonnelle différée ou à une délibération intérieure, on se condamne à une politique de la littérature chétive et individualiste – la transmission d'un mot d'ordre affreusement édifiant, version *soft*, élégante ou stylisée de la propagande ou de la leçon de morale ; et on repousse la seule question décisive, qui est celle de savoir comment on se mobilise, c'est-à-dire comment des mots, des textes, des livres transforment les collectifs.
- 12 **Seriez-vous d'accord pour dire qu'il s'agit d'un texte de défense de la littérature et des études littéraires, dans un contexte propice, semble-t-il, à ce type de publications (William Marx, Dominique Mainguenau, Yves Citton, Vincent Jouve, Tzvetan Todorov, Hélène Merlin-Kajman⁵, etc.) ? N'y a-t-il pas quelque chose de paradoxal à vouloir relégitimer la littérature en acceptant en quelque sorte les termes de la question sarkozyste : « à quoi sers-tu ? » ?**
- 13 En écrivant *Explore*, il était évidemment dans mon intention de contribuer à l'intérêt des études littéraires. En même temps, il s'agit d'un texte relativement offensif à certains endroits, puisque j'incite les littéraires à être un peu plus réflexifs dans le rapport à ce qu'ils font quand ils le font. Cela passe d'abord par un rapport moins révérencieux, moins guindé et plus athée à la littérature qui n'est, en ce qui nous concerne, jamais qu'un objet scientifique. C'est cette religion de la littérature, avec la cohorte de ses propres gardiens du temple, que je cherche aussi à attaquer. Donc un texte de défense, mais aussi un texte appelant à un sursaut de lucidité.
- 14 On pourra m'objecter de faire ainsi le jeu de l'anti-intellectualisme ambiant. Or, entre l'anti-intellectualisme disons poujadiste, qui consiste à ne valoriser que ce qui est directement rentable ou conforme au « bon sens » et l'anti-intellectualisme pragmatiste dont je me réclame, qui juge que seules les idées ayant des incidences pratiques sont intéressantes, il y a un écart assez net : c'est une chose de dire que la littérature doit nous rendre de manière utilitariste des *services*, c'en est une autre de dire qu'elle nous propose des *ressources*, plus ou moins à notre disposition, dont on s'empare plus ou moins à propos. La différence tient à ce que, dans ce dernier cas, les acteurs n'ont pas déserté le champ de la pratique et peuvent se montrer créatifs dans les usages et les potentiels d'action dont ils chargent la littérature. Le pragmatisme me semble donc utile non pas tant pour répondre à la question « sarkozyste » (pour le dire vite), que, par quelque stratégie d'esquive et de contre-attaque, pour la reprendre, en déplacer sérieusement les termes et la retourner à l'envoyeur.
- 15 **Le pragmatisme américain est effectivement la tradition de pensée qui nourrit le plus explicitement votre texte, qui combine des références à la fois à l'esthétique de John Dewey et à la philosophie du langage du second Wittgenstein. Comment cette tradition pragmatiste, rarement invoquée dans les études littéraires continentales, a-t-elle croisé votre chemin, et dans quelle mesure vous semble-t-elle permettre de renouveler les méthodes et questions de ce domaine de recherche ?**
- 16 C'est, d'abord et avant tout, une découverte collective, entre amis, essentiellement dans le cadre de la revue *Tracés*, qui avait voulu consacrer un numéro au pragmatisme paru en 2008⁶. Nous étions alors intéressés, selon des origines disciplinaires variées, par les

apports possibles de cette tradition pour la philosophie, la sociologie, l'histoire et aussi les études littéraires qui restaient remarquablement à l'écart de ces influences.

- 17 Le deuxième point d'accès au pragmatisme a été, pour moi et quelques camarades, le CEP (Centre d'Études Poétiques) de Lyon, où le pragmatisme est apparu comme une ressource intellectuelle disponible, pour penser et expérimenter, après le constat d'échec des néo-avant-gardes, des modes d'action poétique sur le réel. De là date aussi la découverte de l'esthétique analytique et de la philosophie de l'art américaine. Parmi leurs introducteurs français, Jean-Pierre Cometti a eu une position singulière de passeur, de traducteur et d'activateur. Certes on avait déjà pointé à la stricte échelle de l'histoire de la philosophie des convergences entre le pragmatisme et la philosophie du second Wittgenstein, mais c'est vraiment Cometti qui a le plus intensément poussé la « pragmatisation » de cette philosophie du langage. *Explore* lui doit beaucoup de ce point de vue.
- 18 Tout cela résulte donc d'un processus, assez long et pour le moins collectif, de lectures d'apprentissages et de discussions. Reste à savoir pourquoi le pragmatisme est apparu comme une ressource philosophique précieuse pour les études littéraires. Le passage par le pragmatisme devrait à terme nous permettre de forger des concepts poétiques intégrant la dimension sociale des œuvres, perçues comme contextuelles et non strictement verbales ou objectales. L'une des grandes caractéristiques du pragmatisme consiste en effet à refuser tout séparatisme entre l'objet et l'expérience qu'on en fait, entre l'expérience esthétique et les expériences quotidiennes, entre le langage poétique et le langage ordinaire, c'est-à-dire entre l'art et le grouillement des habitudes, des pratiques et des croyances où il intervient de plain-pied. Le pragmatisme tend donc à défendre et à maintenir des continuités entre culture savante et populaire, entre lecteur expert et lecteur ordinaire, entre études littéraires et études culturelles. Il ouvre ainsi la possibilité d'une approche écologique de la littérature, moins centrée sur le texte fermé que sur l'environnement où il active des réseaux, interagit avec d'autres objets, et recompose possiblement le maillage social.
- 19 Néanmoins, il faut bien le dire, les études littéraires se sont très peu intéressées au pragmatisme. Ces résistances s'expliquent, d'abord parce que les pragmatistes s'intéressent eux-mêmes assez peu à la littérature : l'esthétique de Dewey est très sensible aux arts disons plastiques, et lorsque Richard Rorty parle de littérature, il le fait en réalité assez mal, en tous les cas d'une manière assez peu pragmatiste. À cela s'ajoute qu'à l'entrée du pragmatisme dans le champ des études littéraires s'oppose un certain nombre de mythologies retardant considérablement sa réception (le primat de l'interprétation sur les usages, un individualisme et un subjectivisme littéraires, la crainte d'une dérive relativiste...). La critique radicale que Wittgenstein adresse aux travers métaphysiques de la philosophie pourrait être adaptée à notre manière de penser la littérature : cela devrait nous aider à lever ces obstacles, à nous désensorceler de ces « crampes » mentales, pour reprendre ses mots, et à faire un peu le ménage pour une meilleure implantation du pragmatisme dans le champ littéraire.
- 20 **A priori, prendre en compte l'insertion à la fois historique et sociale des œuvres est l'une des voies frayées par la sociologie de la littérature, à laquelle vous faites pourtant très peu référence. Vos références sociologiques sont par ailleurs plus proches du paradigme compréhensif (Isaac Joseph, Daniel Céfaï, Luc Boltanski, Bruno Latour, etc.) que critique (vous citez à peine Bourdieu). Pouvez-vous revenir sur votre rapport à la sociologie de la littérature, et vos affinités avec un certain paradigme sociologique interactionniste ?**

- 21 En réalité, mes propositions voudraient témoigner d'une très forte attraction pour la sociologie de la littérature, qui forme une famille méthodologique, à la fois vaste et mal unifiée, animée par de nombreux courants internes plus ou moins en dialogue (sociopoétique, ethnocritique, sociocritique, etc.). Je ne cesse néanmoins de m'étonner à la fois de la situation ancillaire voire minoritaire qu'elle occupe dans le champ de la critique (du moins française), mais aussi du fait qu'on ne lui confie jamais ou presque des tâches d'ordre poétique, relatives à la description des formes littéraires. C'est que persiste un partage méthodologique, à mon avis ruineux, entre le texte intérieur, fondamental, secret et le contexte extérieur, superflu, secondaire. Mais au fond, pour cela, le mouvement de recomposition théorique à initier n'est pas celui d'une ressaisie des approches textualistes par les approches contextualistes, qui viendraient leur redonner un supplément d'âme, mais plutôt de mener une critique philosophique du fonctionnement ordinaire de la poétique, pour en resocialiser et en détextualiser les concepts et créer un élan théorique vers la sociologie de la littérature. Voilà peut-être pourquoi j'en cite si peu, mais si je devais redécrire ce que je voudrais faire, je dirais qu'il s'agirait, au fond, de faire de la sociologie de la littérature et de la poétique dans un même mouvement. De ce point de vue, la notion d'« agentivité » pourrait aider à une poétique de la vie sociale des textes.
- 22 Les références sociologiques que j'utilise relèvent effectivement des sociologies pragmatiques et des ethnographies d'inspiration pragmatiste. Je pense qu'il est nécessaire de repartir du point de vue de l'acteur dans une approche dite compréhensive, pour le dire vite : on ne peut libérer personne, en ignorant les tactiques échafaudées par les acteurs au sein des milieux contraints où ils composent et agissent. Ceci dit, l'opposition entre paradigme critique et paradigme pragmatiste mérite d'être dédramatisée à plusieurs égards, notamment parce que, loin d'être acritique, le pragmatisme mène une traque radicale des mythologies et des abstractions stériles qui entravent l'action et confisquent les usages. Je ne suis pas sûr non plus que le champ soit désormais construit comme une ligne de front opposant deux camps. L'École de Francfort s'est montrée accueillante envers les thèses pragmatiques de Boltanski, et quelqu'un comme Didier Fassin a bien montré qu'entre la tradition de transformation du monde, initiée par Marx, et une tradition perspectiviste, dans le sillage de Nietzsche ou Wittgenstein, des formes de recombinaison sont imaginables, voire désirables, bien loin de toute forme d'exclusion ou d'incompatibilité⁷.
- 23 Sur le plan de l'esthétique et des études littéraires, le pragmatisme, parce qu'il contribue à critiquer les séparatismes, permet en outre de dénoncer les logiques de fétichisation de l'œuvre d'art, des marchés de l'art et des économies de l'édition, avec des ambitions qui ne sont finalement pas très éloignées de celles d'une tradition critique ou marxienne. En introduisant la variable économique dans toute théorie de l'art digne de ce nom, Jean-Pierre Cometti, à la fin de sa vie⁸, ou encore Olivier Quintyn, dans *Implantations/Implémentations*⁹, travaillent précisément à une recombinaison entre théorie critique et pragmatisme, faisant ainsi converger critique des séparatismes et critique des fétichismes.
- 24 **En lecteur de Wittgenstein, vous consacrez toute une section de votre ouvrage au concept de « forme de vie ». Quel sens et quelle valeur accordez-vous à cette notion, dont l'acuité est parfois un peu desservie par la séduction terminologique qu'elle semble exercer actuellement? L'apparente horizontalité de la notion ne confine-t-elle pas à un aveuglement aux logiques de domination ?**

- 25 Chez Wittgenstein, toute « forme de vie » a nécessairement pour revers un « jeu de langage » ; la principale vertu de la notion est qu'elle pense le langage et l'action *en même temps*, et se dispense de retrancher le langage comme une activité, mentale ou verbale, hors du monde. Elle nous soulage donc des efforts théoriques souvent laborieux pour articuler le plan du langage (ou de l'esprit) au monde extérieur où devraient s'observer ses effets. La philosophie de Wittgenstein propose ainsi une solution somme toute assez simple à la question de l'action du langage (ordinaire et littéraire) : penser l'efficacité d'une œuvre, c'est seulement observer, aussi densément que possible, des contextes où elle opère.
- 26 En ce sens, la notion de « forme de vie », pour peu que les études littéraires consentent à l'employer, nous immerge dans le langage ordinaire. Ainsi, certaines œuvres apparaissent plus actives que d'autres, en investissant par exemple des jeux de langage, en les accélérant, en les faisant tourner à vide, en les détraquant, en les concassant, etc. C'est le cas lorsque Manuel Joseph, dans *Heroes are heroes are heroes*¹⁰, retraite par des procédures de *cut up* des pans du langage de propagande bushien et de CNN lors de la première guerre d'Irak. On a là un exemple d'une intervention sur un jeu de langage qui peut avoir des effets sur notre exposition médiatique et notre forme de vie.
- 27 Si je consacre une longue section de mon texte aux « formes de vie », c'est aussi pour répondre à un ensemble de mésusages, voire de braconnages qui frôlent parfois le contresens. La notion de « forme de vie » est d'autant plus piègeuse, que Wittgenstein ne la définit que peu et n'en borne pas les usages. Elle se situe aussi à l'intersection de traditions philosophiques différentes : chez Adorno par exemple, ou chez Agamben qui la repère dans le néoplatonisme et les règles de vie du monachisme médiéval.
- 28 L'un des contresens les plus grossiers autour de la notion est celui qui consiste à l'associer à une sorte de spontanéisme vitaliste où les vies prennent des formes et se recomposent constamment. Ce qui est important dans la notion de « forme de vie », c'est la notion de *forme* : ce sont les règles incorporées et tacites, les usages et les régularités qu'elle permet de penser – ce qui devrait suffire à dissuader toute pensée de la singularité à partir des formes de vie. Passer outre la question de la forme qui est gage d'une vie sociale stable et intelligible, c'est ou étendre la notion à une effervescence anarchisante, ou tomber dans une sorte d'existentialisme niais.
- 29 Son acuité tient à ce qu'elle ouvre à une compréhension élargie, pour ainsi dire écologique, de la subjectivité dans un champ pratique ; à ce titre elle permet de penser dans leur granularité des situations de vulnérabilité ou de violence – je pense là au travail de l'anthropologue Veena Das¹¹. Il est vrai cependant que la notion a ses insuffisances ou ses angles morts, peut-être parce que la philosophie de Wittgenstein donne peu de prises explicites pour penser des relations (par exemple de domination ou d'aliénation) d'une forme de vie envers une autre. Mais si elle ne le fait pas, elle ne l'interdit pas non plus. Il faut de ce point de vue réélaborer et bricoler la notion, pour en activer des potentialités conceptuelles et pratiques. Pour Wittgenstein, le langage n'est pas un domaine neutre, irénique et pacifié, cela grouille, dit-il. Il n'en dit certes pas plus, mais il est facile d'imaginer, et plus encore d'observer que des jeux de langage (et avec eux les formes de vie qui lui sont associées) en écrasent d'autres : on ne compte pas des langages médiatiques qui invisibilisent ou musèlent des situations vécues, des langues de savoir (économique, gestionnaire, managérial, médical ou scientifique) qui, avec aplomb et expertise, dépossèdent les sujets des expériences ordinaires qu'ils font – Éric Chauvier a écrit des pages extrêmement lucides sur le sujet¹² –, une langue du pouvoir qui

restructure de manière totalitaire la réalité de ceux qu'elle domine – je pense là à la *Lingua Tertii Imperii* désossée par Klemperer¹³. À mes yeux, une littérature désirable est celle qui déjoue, dénaturalise, pirate ou plastique ces langages d'oppression. Une littérature réellement critique.

- 30 ***Explore*, c'est aussi un livre qui ambitionne d'avoir des effets sur les manières d'enseigner, d'étudier et de faire usage de la littérature. De ce point de vue, il me semble que l'une des propositions les plus polémiques de votre travail consiste à congédier ce qui a longtemps fait la légitimité même des études littéraires : l'interprétation, et avec elle des notions comme celles de signification, d'intention ou même de contexte. Accepteriez-vous de revenir sur les tenants et aboutissants de cette critique de l'interprétation ?**
- 31 Effectivement, c'est par l'herméneutique que les études littéraires s'identifient comme discipline et profession ! La critique de l'herméneutique que j'essaie de mener vise moins à la congédier qu'à la relativiser et à la replacer au sein d'une chaîne d'opérations scientifiques qui nous permettraient d'entrer dans une compréhension élargie de la littérature. J'entends par là que derrière l'herméneutique « classique », il y a une échelle particulière de rapport au texte – la micro-lecture de passages ou d'extraits – qui ne suffit pas à étudier la littérature. Loin d'être éliminée, la signification est simplement délogée de l'œuvre et redimensionnée dans un ensemble concentrique d'environnements où elle se déploie et qu'il nous faut décrire.
- 32 Relativiser l'importance de l'herméneutique ne consiste cependant pas à liquider toute possibilité d'accord autour d'un texte. Il s'agit plutôt de reconnaître que la « vérité » d'un texte ne s'impose jamais à nous, mais qu'elle se travaille dans un ensemble de normes, de conventions, de méthodes de travail susceptibles de faire consensus. C'est ce qui fait que pendant des années, on a lu Racine de telle manière, avant que ne s'institue une autre lecture, à la faveur de facteurs intellectuels et institutionnels. C'est une question d'usages, et les usages ne sont pas aussi volatiles que l'anti-relativiste voudrait le croire : ils permettent de concilier la régularité, la créativité et l'historicité de la vie sociale (et notamment des significations).
- 33 Une conséquence méthodologique de tout cela serait que les littéraires lisent plus de sciences sociales. Par rapport aux historiens ou aux philosophes, je ne cesse pas de m'étonner du peu de sociologie ou d'anthropologie que lisent les littéraires. L'épistémologie des études littéraires aurait sans doute beaucoup à gagner de la lucidité de certaines disciplines, afin de stimuler ses capacités à penser les conditions et les effets de son action – un master recherche de « Littératures, arts et sciences sociales » vient d'ouvrir à Poitiers, voilà une bonne nouvelle. Ce qui me paraît aussi un objectif légitime, c'est de davantage enseigner la littérature hors des départements de Lettres : en histoire, en sociologie, mais aussi dans les formations de gestion et d'ingénieurs. On comprend assez vite qu'enseigner davantage et ailleurs la littérature supposera aussi l'enseigner autrement et en réfléchissant à l'implication de la littérature dans nos écosystèmes médiatiques.
- 34 D'un point de vue plus pédagogique, les hypothèses que défend *Explore*, dans un sillage pragmatiste, valorisent tout ce qui contribue à un enseignement moins vertical de la littérature, au profit d'apprentissages passant par l'expérimentation et le travail collectif. Ainsi serait-il bon de rééquilibrer la part entre lecture et création afin de donner à l'étudiant la possibilité d'expérimenter dans l'écriture dans un rapport moins intimidé à

la création. De ce point de vue, les master de création littéraire qui apparaissent progressivement en France me semblent être de bonnes choses ; des enseignements conjoignant recherche et création ne manqueraient pas non plus d'intérêt. Enfin, d'un point de vue pédagogique, l'apport du pragmatisme devrait nous encourager à désindividualiser aussi les manières d'évaluer les étudiants.

- 35 Il me semblerait également judicieux de pratiquer une histoire de la littérature soucieuse de rétablir le caractère incertain, contingent et contesté des canons littéraires au sein de corpus volontiers composites avec des œuvres davantage considérées comme mineures, paralittéraires, voire extralittéraires. En appliquant le principe de symétrie de David Bloor¹⁴ à la littérature, on se donnerait les outils d'enseigner non pas une histoire littéraire linéaire (fondée sur les variables traditionnelles que sont les auteurs, les genres, les thèmes), mais une véritable histoire de la littérature (avec des moments, des conjonctures, des terrains). Tout cela ne nous assigne pas à un contextualisme dur ou à un historicisme strict. Si je m'appuie beaucoup sur l'ethnographie, c'est aussi pour rendre justice à l'interaction dynamique de l'observateur littéraire avec son objet : plus on contextualise un objet littéraire, plus les conditions sont réunies pour en garantir une intelligibilité transhistorique et exportable, par comparaison, traduction, anachronisme ou actualisation, au-delà de ses seules conditions sociohistoriques de naissance.
- 36 **Dans la recension qu'il a fait d'*Explore* pour *Le Monde des livres*¹⁵, Jean-Louis Jeannelle fait remarquer que trois des auteurs ayant récemment renouvelé l'approche « pragmatique » (pour le dire vite) de la littérature sont aussi spécialistes de périodes antérieures au XIX^e siècle : Hélène Merlin-Kajman est dix-septiémiste, Yves Citton est dix-huitiémiste, et vous êtes vous-même médiéviste. Pensez-vous que l'étude de textes antérieurs à l'autonomisation du champ littéraire sensibilise à ces questions de partage et d'usage ?**
- 37 L'un des intérêts que j'ai à être médiéviste est précisément que ça me permet de m'éloigner d'un certain sens de la « Littérature » et d'une certaine pratique du texte. En effet, non seulement l'emploi de la notion de « littérature » devient rapidement incommode, mais bien souvent, la langue, le format et l'écriture du manuscrit médiéval, frappant par leur étrangeté, forcent à ne pas se contenter du texte et à aller voir au-delà de lui, à tenter de retrouver le contexte sociopolitique, parfois reconstituable, où il a pu faire sens. Pour être compris, le manuscrit nécessite donc le plus souvent d'autres disciplines et d'autres régimes de démonstration : il convient de le confronter assez vite à des écritures ordinaires et pragmatiques¹⁶ au sein de séries documentaires assez étendues, et il requiert d'être inséré dans des chaînes d'action qui le dépassent. La reconstruction historique, intellectuelle et culturelle des objets textuels médiévaux est une tâche longue, mais vraiment excitante, qui n'est sans doute pas étrangère au parti pris contextualiste que je défends dans *Explore*. Bref, loin d'empêcher la réflexion théorique, la distance historique peut encourager une certaine inventivité dans la redescription des objets textuels du Moyen Âge : ils paraissent ainsi étonnamment actuels et percutants, et aident aussi à lire des objets contemporains autrement.
- 38 **Dans *Explore*, vous appuyez très souvent votre propos sur des comparaisons et images très concrètes (le chercheur et l'ethnographe, la construction de sens et le dialogue médical, etc.). Par contre, vous donnez finalement assez peu d'exemples littéraires d'œuvres qui, dans leurs formes, dans leurs modes de circulation ou dans les usages qu'elles ont rendu possibles, font montre de l'agentivité que vous reconnaissez à la littérature. S'agit-il d'un choix méthodologique ?**

- 39 Il faut peut-être rappeler qu'*Explore* est avant tout un livre de philosophie de la littérature, qui cherche à mettre en lumière le caractère ordinaire de notre rapport à la lecture. Ce faisant, j'établis un certain nombre de comparaisons (lire et courir, lire et danser, lire et bricoler, etc.) qui devraient empêcher que l'on me reproche de faire de la théorie « hors sol ».
- 40 J'entends bien néanmoins que ceci va à l'encontre d'une certaine attente d'illustrations littéraires légitimes. Mais qu'y a-t-il derrière cette demande ? Il serait périlleux d'espérer des explications de texte qui appliqueraient scrupuleusement cette théorie pragmatiste de la littérature, alors même qu'elle affirme que le commentaire de texte n'est pas l'échelle la plus adéquate de compréhension de la littérature.
- 41 On pourrait aussi réclamer des preuves, un peu massives, de l'effet de la littérature sur le monde. En réalité, elles pullulent : outre le cas, déjà évoqué, de *L'Insurrection qui vient*, il suffit de penser à la Royal Air Force parachutant « Liberté », le poème d'Éluard sur le sol français en 1943, celui du *Werther* de Goethe et de la vague de suicides qu'il a provoquée, ou, celui des effets de *50 Shades of Grey* sur le nombre d'accidents domestiques impliquant des *sex toys*. Le problème, c'est que ces exemples sont trompeurs et insuffisants : ils n'étanchent pas la demande d'exemples. Ils occultent aussi ce fait fondamental : la plupart du temps, la littérature est inoffensive, elle ne donne rien (parce qu'elle ne veut rien donner, aussi) et les livres nous tombent bien souvent des mains. Admettre ce caractère souvent déceptif de notre rapport aux œuvres n'est pas contradictoire avec la reconnaissance de pouvoirs à la littérature – ou plutôt la pensée des pouvoirs de la littérature doit s'affranchir d'une croyance néo-romantique dans le caractère automatique ou magique de ses pouvoirs. Simplement, il faut peut-être en attendre moins, moins qu'une révolution intérieure, et se doter d'exemples beaucoup plus modestes et plus enclins à montrer que la littérature, comme le dit Nathalie Quintane, « ne fait rien toute seule¹⁷ ».
- 42 **Au fond, ce sont donc des pouvoirs sinon modestes, du moins ordinaires, que vous reconnaissez aux textes littéraires. Vous comparez souvent la lecture à un entraînement – au sens spirituel voire sportif du terme – et les chapitres de votre texte sont intitulés « Exercices ». À l'imaginaire de la chambre, du laboratoire ou encore du monde possible, pourquoi préférer celui de l'espace d'entraînement ?**
- 43 En ce qui concerne la forme du texte, faire des chapitres sous formes d'exercices est une manière un peu maladroite de rendre hommage à l'écriture des remarques de Wittgenstein. Il s'agit aussi d'exercer ma propre grammaire de la littérature – le lecteur que je tutoie est avant tout moi-même –, de me désencrasser de vieilles habitudes un peu tenaces, dans un souci de maintenir en forme ma pensée par des séances répétées visant à l'entretenir.
- 44 Appliquée maintenant à la littérature, cette métaphore de l'entraînement est une manière de dire que la littérature n'est jamais qu'un équipement dont on peut s'emparer plus ou moins heureusement. Penser la lecture comme une question d'entraînement, c'est une manière de remplacer la question des pouvoirs par celle des capacités – non pas les pouvoirs qu'elle exerce sur nous, mais les pouvoirs qu'elle nous donne. C'est une manière économe de penser ses pouvoirs, sans que la littérature ne se (ou nous) raconte des histoires.

NOTES

1. N.D.L.R. : Cet entretien a eu lieu à Montréal, le 4 avril 2018.
2. Comité invisible (le), *L'Insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007.
3. N.D.L.R. : Gérard Collomb.
4. Citton (Yves), *Médiarchie*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 2017, chap. 14, p. 343 et suiv.
5. Citton (Yves), *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 ; Jouve (Vincent), *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010 ; Maingueneau (Dominique), *Contre Saint Proust, ou la fin de la Littérature*, Paris, Belin, 2006 ; Marx (William), *La Haine de la littérature*, Paris, Minuit, 2015 ; Merlin-Kajman (Hélène), *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016 ; Todorov (Tzvetan), *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007.
6. « Pragmatismes », sous la direction de Cécile Lavergne & Thomas Mondémé, *Tracés – Revue de sciences humaines*, n° 15, 2008/2, 276 p.
7. Fassin (Didier), *La vie. Mode d'emploi critique*, Paris, Le Seuil, « La couleur des idées », 2017, pp. 156-157.
8. Cometti (Jean-Pierre) & Quintane (Nathalie) (dir.), *L'Art et l'argent*, Paris, Amsterdam, 2017 ; Cometti (Jean-Pierre), *La Nouvelle Aura : économies de l'art et de la culture*, Paris, Questions Théoriques, coll. « Saggio Casino », 2016.
9. Quintyn (Olivier), *Implémentations/Implantations. Pragmatisme et théorie critique. Essais sur l'art et la philosophie de l'art*, Paris, Questions Théoriques, coll. « Ruby Theory », 2017.
10. Joseph (Manuel), *Heroes are heroes are heroes*, Paris, P.O.L., 1994.
11. Das (Veena), *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*, Stanford, University of California Press, 2006.
12. Voir notamment Chauvier (Éric), *Les Mots sans les choses*, Paris, Allia, 2014.
13. Klemperer (Victor), *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 1996 [*LTI - Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen*, 1947].
14. N.D.L.R. : Élément emblématique du « programme fort » en sociologie des sciences, le principe de symétrie proposé par David Bloor enjoint le sociologue à expliquer par la même série de causes (sociales) et avec les mêmes instruments (sociologiques) la connaissance et la croyance, la vérité et l'erreur, la réussite et l'échec. Ce principe de méthode rompt de manière spectaculaire avec le présupposé (rationnaliste) que la vérité est à elle-même sa propre explication et ne doit rien à d'éventuels facteurs psychologiques, culturels ou sociaux. Le principe de symétrie met donc également fin à une division du travail implicite dans les études sur les sciences : aux sociologues l'étude des croyances et des « ratages » de la science, et plus largement des aspects sociaux de l'activité scientifique (institutions, trajectoires de savants), laissant aux savants l'étude du « noyau dur » des pratiques scientifiques (énoncés, théories, instruments, etc.).
15. Florent (Coste), « Repolitiser notre rapport à la création littéraire », entretien avec Jean-Louis Jeannelle, *Le Monde*, 29/06/2017, consultable sur : https://www.lemonde.fr/livres/article/2017/06/29/florent-coste-repolitiser-notre-rapport-a-la-creation-litteraire_5152877_3260.html
16. Bertrand (Paul), *Les Écritures ordinaires. Sociologie d'un temps de révolution documentaire (entre royaume de France et Empire, 1250-1350)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.
17. « En tout cas la littérature seule ne peut pas grand-chose, je ne dirais pas qu'elle ne peut rien, je dirais qu'elle ne peut pas grand-chose. Il faut qu'elle soit accompagnée, par un contexte,

comme on dit, par des tas d'éléments dans la société, dans le moment qu'on vit, dans la vie collective, et dans la vie privée aussi, qui permettent d'en avoir un usage et pas seulement d'en faire un objet de contemplation et d'émerveillement (N.D.L.R : nous retranscrivons) », Quintane (Nathalie), « Trahissons la littérature pour qu'enfin elle vive », entretien avec Marie Richeux, *Par les temps qui courent*, France Culture, 29/03/2018.

ABSTRACTS

For many years, the question of what literature can do is a daunting one. This interview aims at reverting to its grammatical aspects. Is it possible to confer power to literature, without giving to laughable mythology and without putting this power inside the text ? Instead of powers of literature, it seems desirable to shift the question and focus on the capacities that literature develops in its readers.

La question de savoir ce que peut la littérature est lancinante depuis bien des années. Cet entretien se propose de revenir sur la grammaire des pouvoirs de la littérature. Peut-on prêter un pouvoir à la littérature qui ne soit pas le fruit d'une mythologie risible ? Peut-on éviter de loger ce pouvoir à l'intérieur du texte ? Au lieu de penser des pouvoirs de la littérature, il semble souhaitable de déplacer la question et de s'intéresser aux capacités que la littérature développe chez ses lecteurs.

INDEX

Mots-clés: Théorie littéraire, Théorie de la lecture, Pragmatisme, Forme de vie, Sciences sociales

AUTHOR

FLORENT COSTE

Université de Lorraine